



AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.



Autre chose est de lire une relation de voyage ou de voyager; la même différence existe, à notre avis, entre juger d'un peuple par des travaux consacrés à la description de ses mœurs et de sa littérature, ou directement et par soi-même, sur les œuvres de ses propres écrivains.

Mû par cette pensée il nous a semblé que le meilleur procédé à employer pour permettre

au lecteur européen de se faire facilement une idée exacte de la manière d'être et d'écrire des turcs, était de traduire en français un de leurs ouvrages les mieux pourvus de données pittoresques, de renseignements précis et de détails familiers.

Nous avons choisi le Sottisier de Nasr-Eddin-Hodja pour texte parce que son contenu offre, à notre avis, le moyen le plus rapide et le plus facile de se livrer, sur le vif, à une étude des usages les plus intimes et façons d'être de la nation ottomane. L'immense popularité accordée, dans sa patrie, au Hodja et à ses saillies permet, d'autre part, de voir en lui la personnification même de cette gaieté railleuse, égrillarde, souvent spirituelle, parfois grosse d'enseignements, qui fait la base de la conversation turque.

Nasr-Eddin-Hodja est une individualité absolument historique. Cantemir ⁽¹⁾ le donne comme eu relations intimes avec Timour-lenk (Tamerlan), le farouche et fameux conquérant

(1) Tome 1^{er}, pp. 164 à 168. *Histoire de l'empire ottoman* traduite par De Joncquières. Paris, 1743, 4 vol. in-12.

— Nous l'ignorons, effendi, s'écrie d'une seule voix toute l'assistance !

Le Hodja s'adresse alors de nouveau aux fidèles et dit :

— Quand vous le saurez je prendrai la peine de vous adresser la parole.

Le lendemain il monte de rechef en chaire et recommence son discours :

— O hommes, savez-vous aujourd'hui ce que je dois vous dire ?

L'assistance se consulte sur la réponse à faire et les uns répliquent : Nous le savons, d'autres nous l'ignorons.

— S'il en est ainsi, que ceux qui le savent en instruisent les autres, dit-il en descendant.

Le lendemain il monte de nouveau en chaire :

— Maintenant, ô hommes, savez-vous ce dont je dois vous entretenir ?

Cette fois l'assistance ne trouve rien à répliquer et reste silencieuse.

Alors Hodja Nasr-Eddin — la miséricorde de Dieu soit sur lui — élève la voix et dit :

— Rendez de grandes actions de grâces au Très-Haut, car s'il avait donné des ailes au chameau, cet animal aurait parcouru les airs

comme un oiseau et se serait échappé de même en volant.

— S'il avait volé, dit-on parmi les auditeurs, il aurait pu descendre sur nos maisons.

— Et que seriez-vous devenus, réplique le Hodja à ces impitoyables répondeurs, s'il en avait enfoncé le toit!

II.

Fiction légale.

Certain jour un esclave du Hodja s'échappe. Malgré de nombreuses recherches il n'en découvre ni trace ni indice et rentre chez lui après avoir perdu tout espoir de le retrouver.

— Hodja, lui demande sa femme, où l'esclave est-il allé?

— Où qu'il soit, répond le Hodja, et n'importe où il s'échappera, il sera toujours mon esclave, tandis que, s'il n'était pas parti, je l'aurais affranchi. C'est à lui qu'il a fait du tort.

— C'était autrefois un puits; maintenant on l'a déblayé pour le mettre à sec, et on a fait sortir dehors la portion enfoncée.

Ainsi le rapportent les voisins.

V.

Gosier altéré court à l'eau.

On avait volé, certain jour, un fromage salé au Hodja. Aussitôt celui-ci accourt et se place au bord de la fontaine.

— Hodja, que viens-tu donc chercher ici en si grande hâte? lui dit-on.

— On vient y boire sans manquer dès qu'on mange du fromage salé, réplique le Hodja; j'en use ainsi moi-même. Aussi mon voleur ne failira-t-il point à y venir aussitôt qu'il aura mangé du mien.

VI.

Les crêpes battues.

Un jour le Hodja entre dans la ville de Koniah; tout en se promenant il arrive et s'arrête

XIII.

Dans les nombreuses affaires est le bénéfice.

Le Hodja achetait des œufs à raison de neuf le para, les emportait chez lui et les mettait ensuite en vente au marché à dix le para. On l'interroge à ce propos :

— Hodja, lui dit-on, pourquoi achètes-tu les œufs à raison de neuf et prends-tu de la peine à les offrir et à les vendre au marché à raison de dix ? Quel profit y trouves-tu ? Il n'y a là évidemment que de la perte.

— Je sais bien que j'y perds, réplique le Hodja ; mais je veux que mes amis, en m'achetant beaucoup voient mes affaires marcher.

XIV.

La cigogne transformée.

Un jour le Hodja prend une cigogne. Il la place sur un endroit élevé, l'y laisse, se recule, la regarde et remarque la longueur de ses pattes et de son bec. Il prend aussitôt un couteau

et coupe le bec et les pattes à la malheureuse bête. Il la remet ensuite sur son perchoir et se vante de l'opération :

— A présent, dit-il, lui voilà une figure d'oiseau!

Tel est ce qu'on raconte.

XV.

Nécessité de l'expérience.

On posait un jour une question au Hodja :

— Est il vrai, Hodja, lui disait-on, que le milan est fait de telle sorte qu'il est mâle pendant une année et femelle l'année suivante?

— Mes chers amis, réplique-t-il, il faut demander cela à quelqu'un qui a été milan pendant deux ans.

XVI.

Un mélomane.

— Hodja, lui demandait-on un jour, quel instrument de musique préfères-tu?

— J'aime beaucoup, répondit-il, la musique des plats et des casseroles.

— Hodja, que deviennent les vieilles lunes, qu'en fait-on?

— Comment, s'écrie celui-ci, vous ignorez cela! Ce n'est pourtant pas là une chose bien difficile: on coupe les vieilles lunes avec des ciseaux pour en faire des étoiles.

XXI.

C'est aux épaulettes qu'on présente les armes.

Une noce se célébrait certain jour dans le quartier du Hodja. Il s'en fut aussi au festin. Bientôt il s'aperçoit que des places supérieures à la sienne étaient données, par le maître de la maison, à des gens bien habillés auxquels il faisait politesse. Quant à lui, on le négligeait absolument. Sans plus tarder, le Hodja se lève, va emprunter un manteau à quelqu'un et revient de nouveau à la noce. Dès qu'on l'aperçoit avec son manteau, il est reçu avec respect: on le fait asseoir à la place d'honneur et des mets délicats et variés sont placés devant lui. Le Hodja soulève alors son manteau

les autres dans un autre au lieu de demeurer tous dans un même lieu?

— Comment, vous ne comprenez pas cela! s'écrie le Hodja. Si tous les habitants de la terre se réunissaient sur le même point, le côté où ils iraient se trouverait si lourd qu'il ferait pencher le surplus et le renverserait ⁽¹⁾.

XXXVII.

Un mort craintif.

Un jour le Hodja cheminait: il aperçoit au loin une troupe de gens sur la route; peut-être étaient-ce des voleurs? Un tombeau se trouvait là. Le Hodja se dépouille promptement de ses habits, les fourre dans la cavité du mausolée et se couche au bas de la pierre sépulcrale. Les voyageurs arrivent et aperçoivent un homme nu, étendu sur la pierre.

— Qui es-tu, l'ami? lui dirent-ils.

— Je suis un mort, réplique le Hodja.

(1) Cette réponse semble dictée par les principes de la cosmographie ancienne qui regardait la terre comme plate et entourée d'eau.

— Et qui a mis ceci dans le sac? poursuit le jardinier.

— C'est justement à quoi je pensais, fit le Hodja, quand tu es arrivé.

XXXIX.

Quiproquo.

Un jour, dans le marché, on dit au Hodja :
— Où en sommes nous du mois, au trois ou au quatre?

— Je n'en sais rien, réplique-t-il; je ne l'ai encore ni acheté ni vendu ⁽¹⁾.

XL.

Excuse tirée d'une échelle.

On rapporte qu'un jour le Hodja pénètre dans un jardin au moyen d'une échelle qu'il

(1) Il y a, dans le texte, un jeu de mots intraduisible. — La question posée présente à la fois le sens ci-dessus et celui de demander si le mois fait partie du trimestre sacré, composé des mois de Redjed, Chaban et Ramazan, ou d'une autre division de l'année. Ajoutons, qu'en Turc, les mots mois et lune sont synonymes, puisque le comput s'établit par mois lunaires.

avait appuyée contre le mur. Pendant qu'il arrachait des carottes et des navets, il aperçoit le jardinier. Aussitôt il se hâte de monter sur son échelle. Le jardinier le voit et lui crie :

— Eh! Hodja, que fais-tu-là?

— Je vends des échelles! répond-il.

— Où as-tu vu qu'on vendait ici des échelles? poursuit le jardinier.

— Eh! imbécile, tu n'es pas chargé de mon éducation. L'échelle est à moi; je la porte vendre où il me plaît.

XLI.

Le comput du pot.

On raconte qu'une année, à l'époque du Ramazan, le Hodja se dit: Pour suivre exactement la marche du mois, j'aurai soin, chaque jour, de jeter une pierre dans un pot; les trente jours achevés, ce sera le Baïram. Sur ce, il met un pot dans certain endroit, et, chaque jour du Ramazan, y met une pierre.

Le Hodja avait une petite fille; elle y jette

une fois deux poignées de pierres sans qu'il le sache. Quelques personnes s'adressent un peu après au Hodja et lui demandent à quel quantième du mois on en était.

— Attendez que j'aïlle chez moi, réplique celui-ci, et je vous répondrai.

Ce disant, il court, arrive à sa maison, renverse le pot, compte et voit qu'il y avait cent quarante cinq pierres.

— Si je parle à ces gens-là d'un pareil chiffre, se dit-il, il est probable qu'ils me traiteront de radoteur; aussi, je laisserai de côté la centaine, et leur annoncerai seulement qu'on en est au quarante cinquième jour. Il sort et dit:

— Messieurs, c'est aujourd'hui le quarante cinq de Ramazan!

Ceux-ci se mettent alors à rire et s'écrient:

— Un mois n'a que trente jours; il ne peut donc s'en trouver quarante cinq dans celui-ci.

— Si on s'en rapportait au pot, réplique le Hodja, nous en serions aujourd'hui au cent quarante cinq.

XLIII.

Qui diffère de prendre, reste les mains vides.

Quelqu'un avait confié dix oies à Nasr-Ed-din pour les mener aux champs : en les faisant paître, l'une d'elles se perdit. La fin du mois étant arrivée, le Hodja va réclamer ses gages.

— Où l'une des oies est-elle passée? demande l'autre. Qu'est-elle devenue?

Le Hodja les compte et dit:

— Voilà! il y en a bien dix!

L'homme les compte à son tour et n'en trouve que neuf.

Une grande dispute s'élève alors entre eux. Enfin le Hodja s'écrie:

— La manière d'en finir est que nous amenions dix personnes et les placions dans un même endroit que les oies; chacun en prendra une, et s'ils se trouvent avoir chacun une oie, tout sera dit.

L'homme accepte la proposition; on opère comme il vient d'être dit: chaque individu se saisit d'une oie, et l'un d'eux se trouve en manquer. Celui-ci s'adresse alors au Hodja:

XLVII.

Cadeau de paysan coûte cher.

Certain jour un paysan arrive chez le Hodja, il apportait un lièvre ; on le logea cette nuit-là. Environ quinze jours après, plusieurs individus viennent à leur tour demander l'hospitalité.

— Nous tous que voici, disent-ils, sommes les voisins de l'homme qui vous a apporté un lièvre la semaine dernière.

Le Hodja les héberge également mais non sans répugnance. Quelques jours se passent et d'autres gens se présentèrent encore à titre d'hôtes.

— Nous sommes, disent-ils, les voisins des voisins de celui qui vous a apporté un lièvre.

Le Hodja les reçoit chez lui. Le soir venu, il verse un peu d'eau dans un vase et le place devant eux.

— S'il vous plaît ! leur dit-il pour les inviter à commencer leur repas.

— Qu'est-ce ceci, Hodja ? s'écrient-ils. Il n'y a là rien à manger : c'est de l'eau claire.

— C'est, répond le Hodja, la sauce de la sauce du lièvre.

mais il tombe de l'autre côté. Les enfants qui l'entouraient se mettent à rire.

— Pourquoi riez-vous, gamins? fit le Hodja. J'étais d'abord à terre, m'y voici de nouveau, voilà tout!

LII.

A juge naïf réponse maline.

On raconte qu'un jour on vint dire au Hodja qu'un homme était monté sur un arbre et n'en pouvait descendre.

— Avez-vous une corde? fit le Hodja. Apportez-la.

— Certainement, nous en avons une, répliquèrent-ils, et ils l'apportèrent.

Le Hodja attache un bout autour des reins de l'homme et remet l'autre bout aux mains d'un individu qui devait tirer.

— A présent, s'écrie-t-il, tirez!

L'homme perché tombe et meurt.

— Qu'as-tu fait, Hodja? s'écrie alors le peuple.

— Allez chercher un juge, répond le Hodja.

Ils s'éloignent et amènent un juge.

— Si j'avais eu de la soupe, voyez quel vase je me serais fait un devoir de remplir et de vous présenter.

LVIX.

Moyen d'accouchement ignoré des sage-femmes.

Certain jour, dans le village du Hodja, une femme ne pouvait accoucher et souffrait de grandes douleurs.

— Va, dit-on au mari, cours demander au Hodja qu'il se mette en oraison et prie; s'il plaît au Dieu très-haut on obtiendra ainsi la délivrance.

L'homme accourt, explique la situation et réclame les prières du Hodja.

— A quoi lui serviraient mes prières? réplique-t-il. Sans plus tarder, hâte-toi de courir placer quelques noix dans un crible, que l'accoucheuse le mette devant ta femme, et le secoue vivement, quand l'enfant entendra les noix il sortira sur l'heure pour jouer avec.

LX.

Qui conseille plaide pour son saint.

Certain jour le Hodja monte sur un arbre dans la montagne. Pendant qu'il en coupait les branches, il regarde de côté et d'autre, et aperçoit plusieurs files de chameaux qui s'avançaient de son côté. Aussitôt il interpelle d'en haut les chameliers.

— Arrêtez, je vous prie, leur dit-il, que je vous parle.

Les chameliers s'arrêtent, alors le Hodja descend de l'arbre, et s'adressant à eux :

— Je vous supplie, mes amis, de traverser tout doucement.

— A quel propos parles-tu ainsi ? ils répliquèrent. Quel est ton motif ?

— Eh ! Messieurs, il est à craindre que comme vos chameaux n'ont point encore vu de montagne, ils ne viennent à s'effrayer, à heurter l'arbre où je suis et qu'ainsi ils ne me fassent tomber par terre.

— Et qu'est ceci ?

— C'est un cadeau pour le bey, poursuit le Hodja.

— Mais les coings ne conviennent point maintenant, continue l'homme, c'est le moment des figues, porte-lui-en de fraîches.

Le Hodja, sans plus de paroles, retourne chez lui, jette les coings et prend des figues; mais il ne s'aperçoit point qu'elles étaient encore vertes et acides. Il s'en va donc chez le bey, le rencontre et les lui présente sur un plat de bois.

— Monseigneur, dit-il en le saluant.

A ce moment le bey prend une figue qui lui semblait bonne, la porte à sa bouche, s'emporte et ordonne qu'on jette les autres à la tête du Hodja. On les lui jette l'une après l'autre à la figure : à chacune il s'écriait : O Seigneur Dieu, soyez remercié!...

— Hodja, fit le bey en l'interrompant, pourquoi ces remerciements; les dois-je prendre pour une insulte?

— Je rends des actions de grâces de ce que j'allais apporter des coings, et, Dieu en soit loué, on m'a donné le conseil de les rempla-

— C'est mon bonnet de nuit, réplique le Hodja, excusez-moi si je suis venu avec; mais mon bonnet de jour arrive par derrière avec un chariot.

Tamerlan, effrayé de l'étrange et énorme coiffure des habitants, ne passa point par cette ville.

LXIV.

Le bœuf substitué au cheval.

Un jour le bey Tamerlan voulait faire une partie de djérid ⁽¹⁾; il invite le Hodja à cet exercice. Celui-ci arrive sur l'hippodrome monté sur un grand bœuf. Les assistants riaient de le voir.

— Eh! Hodja, lui dirent-ils, jamais un bœuf ne court.

— Pourquoi rire ainsi, Messieurs, réplique le Hodja, j'ai bien vu courir celui-ci plus vite qu'un cheval alors qu'il n'était encore qu'un veau. Que seras-ce donc maintenant?

(1) Jeu de paume où l'on est à cheval.

LXV.

Moyen de préserver ses vêtements de la pluie.

On raconte qu'un jour le bey Tamerlan emmène le Hodja à la chasse, mais recommande de le faire monter sur une rosse. Ils s'en vont chasser; mais, pendant la marche, Dieu voulut qu'il commençât à pleuvoir. Chacun fait courir son cheval, s'échappe et arrive au palais sans être mouillé. Le Hodja voulait aussi partir, mais sa monture ne quittait point la place. Voyant cette impossibilité il descend aussitôt de cheval, se dépouille de tous ses habits, en fait un paquet, les met sous lui et s'assied dessus. Quand, à la fin, la pluie eut cessé de tomber, il descend de cheval, s'habille et arrive auprès du bey. Celui-ci observe que les vêtements du Hodja étaient secs.

— Comment as-tu donc fait, Hodja? lui dit-il.

— Celui que j'ai monté est un cheval de grande valeur. Après votre départ, j'ai atteint un village et j'y suis resté jusqu'à ce que la pluie soit passée; ensuite, je suis venu comme vous me voyez maintenant.

— Quel est le nombre des étoiles de ce ciel que nous voyons ? dit alors un autre moine.

— Celui des poils dont mon âne est couvert, réplique le Hodja.

— Quelle raison en donnes-tu ? fit le moine.

— Si tu ne me crois pas, dit le Hodja, vérifies-en le compte.

Le troisième moine s'avance alors :

— Combien y a-t-il de poils à ma barbe ? dit-il.

— Autant qu'on en compte à la queue de mon âne, réplique le Hodja.

— Quelle raison en donnes-tu ? fit le moine.

— Si tu ne me crois pas, dit le Hodja, vérifie, en arrachant simultanément un poil de ta barbe et un de sa queue.

Les moines, convaincus, se convertirent à la religion musulmane.

LXIX.

Réponse adroite

d'un faiseur de miracles embarrassé.

Un jour, raconte-t-on, le Hodja voyageait. Il entre dans certaine ville. Les gens de l'en-

— Je questionne ce poisson, réplique le Hodja.

— Que lui demandes-tu donc ?

— Je voulais savoir de quel poisson s'était servi Jonas. Je n'en sais rien m'a-t-il répondu; mais dessous le lit, il y en a de plus grands que moi, interroge-les.



— Femme, dit-il, ils se disputaient pour la couverture et le bonnet; une fois ces objets enlevés, la contestation a pris fin.

LXXIV.

Toute plaisanterie a ses limites.

On raconte qu'un jour le Hodja jouait à cache-cache avec ses amis; chacun s'était caché dans un endroit différent. Quant au Hodja, il sort d'Ak-Chéhir, arrive à Koniah et se cache dans un minaret. Ses amis restent plusieurs jours sans le voir. Son épouse et sa famille criaient partout: — Hodja, où êtes-vous? — Les journées se passaient, on l'avait déjà cherché dans les environs quand, par hasard, une caravane arrive de Koniah à Ak-Chéhir. On interroge les gens de la caravane; on leur demande des nouvelles du Hodja:

— Nous l'avons vu, répondirent-ils, dans Koniah.

Sur cet avis, on envoie exprès plusieurs hommes à Koniah; ils y arrivent et le cherchent

partout. Le Hodja au haut du minaret, les appelle en disant :

— Qu'on me donne les gages !

Ces hommes en croyaient à peine leurs oreilles, quand enfin il descendit.

LXXV.

Nouvelles de l'autre monde.

— A quoi reconnais-tu qu'un homme est mort ? dit un jour le Hodja à sa femme.

— A ce qu'il a les pieds froids, répliqua celle-ci.

Quelques jours après, le Hodja s'en va dans la montagne couper du bois. C'était un jour d'hiver. Pendant qu'il faisait le bûcheron, il eut froid aux pieds, mais d'un froid de glace. Le souvenir des paroles de sa femme lui revient alors. — Je suis mort, s'écrie-t-il, c'est certain, je suis mort ! — Il se couche par terre ; des loups arrivent, jettent l'âne à bas et le devorent.

Le Hodja, toujours étendu, le remarque : — Quand vous trouvez le maître mort, s'écrie-t-il, vous mangez son âne.

lui parut belle et agréable dans ce lieu étroit. — Elle n'est pas sans mérite, dit-il, comment laisserais-je dans l'oubli une si jolie voix? — Ce disant il sort du bain et s'éloigne. On en était alors au milieu de la matinée. Le Hodja, sur l'heure et sans plus attendre, monte au minaret et commence à appeler au temdjid (prière d'avant l'aurore).

— De quelle espèce, crie quelqu'un, est ce fou qui appelle maintenant notre quartier au temdjid avec cette voix désagréable?

— Hélas! s'écrie à son tour, d'en haut, le Hodja, un homme charitable et bienfaisant ne fera-t-il donc point bâtir un bain au sommet de ce minaret pour transformer cette voix dont on se plaint?

LXXXII.

La sueur de nègre.

Le Hodja avait un élève nègre. Un jour Nasr-Eddin renverse l'encrier sur ses habits et s'en va à la leçon.

A peine a-t-il achevé de parler que l'homme lève son fouet comme pour l'en frapper. Le pauvre Hodja, sans essayer de faire résistance, se place auprès du cheval et conduit le cavalier.

— Comment se fait-il, se disait le Hodja en lui-même pendant la marche, que le Créateur permette que mon camarade sorte d'embarras en se faisant connaître pour le serviteur d'un chétif mortel, et que moi, en me disant l'esclave du Dieu très-haut, je ne me tire point d'affaire ?

Il cheminait ainsi quand, soudain, il entend un bruit derrière de lui; puis un grand cri éclate. Tout étonné il se demandait ce que cela pouvait être quand il aperçoit ce même cavalier dont il était le guide, tombé de sa monture et étendu mort auprès d'elle.

Tel est le récit authentique des amis du Hodja. Il est facile de voir quelle moralité on peut en tirer.



CHAPITRE IV.

Aventures du Hodja avec les enfants.

LXXXVI.

Illusion d'optique.

Un jour le fils du Hodja lui dit :
— Dans notre maison il y a comme un homme dans le grand pot au pikmez. (Le *pikmez* est du jus de raisin épaissi par la cuisson et dont la surface est brillante.)

Aussitôt le Hodja renverse le pikmez et le répartit dans des trous qui se trouvaient dans le sol de la maison. En cherchant son homme il voit sa propre image dans chaque trou comme



CHAPITRE V.

*Plaisanteries du Hodja
envers les gradués (sokhta) et étudiants (amad).*

XC.

Chasse au loup.

Le Hodja s'en fut un jour à la chasse avec son amad (ou élève secrétaire). Arrivés dans certain endroit, ils découvrent le repaire d'un loup.

— Entre dedans, dit le Hodja à l'amad, tu en tireras les petits.

— Je n'y entrerai certes pas, réplique l'autre.

La discussion s'échauffe. La fin du débat fut que l'amad s'introduisit dans le trou. Le Hodja était resté à l'entrée. Le loup s'apercevant

— Mon Sultan, réplique le Hodja, j'ai cru ce que me disait mon amad, qu'il n'était pas bien de manger ici.

XCII.

Arabes mauvais linguistes.

On avait envoyé le Hodja en Arabie pour certaine affaire. Il s'y rendit accompagné de l'amad. Les princes arabes offrent un repas au Hodja. Pendant la conversation, celui-ci s'oublie fort bruyamment. Une fois dehors l'amad lui dit :

— Comme tu es mal élevé, Hodja, tu nous couvres de honte !

— A quel propos parles-tu de modestie ? réplique l'autre.

— A propos de ton pet, fit l'amad.

— Eh ! l'ami, reprend le Hodja, pourquoi se montrer honteux de cela ? Le mot que tu dis appartient à notre langue⁽¹⁾, et les Arabes ne la connaissent point.

(1) Dans le texte il y a : est Turc.

est un poul ⁽¹⁾. J'en prononce jugement contre cet homme: Qu'il te donne un poul!

Le plaideur cherche et ne trouve point le poul sur lui; il sort pour l'aller quérir et reste fort longtemps. Le Hodja attend, attend encore et finit par s'impatienter. Il s'aperçoit alors que le cadî, occupé à écrire, baissait la tête; sans plus tarder il lui applique un soufflet sur la nuque. Le juge se redresse:

— Holà! Hodja, s'écrie-t-il, que fais-tu donc là?

— Si je l'ai fait, réplique le Hodja, c'est qu'il le fallait: l'homme ne revient pas, et j'ai des affaires pressées. Quand il reviendra, tu prendras le poul pour toi.

Cela dit, Nasr-Eddin sort lestement du tribunal et s'éloigne.

XCVI.

La peine du talion.

Pendant que le Hodja était cadî, un homme et une femme se présentèrent un jour au tribunal.

(1) Monnaie de valeur infime.

viendrez dans un moment. Nous rendrons alors notre jugement sur votre procès.

Aussitôt ceux-ci partis, le Hodja se retire dans un endroit solitaire et se prend l'oreille : — Voyons ce qu'il y a de vrai, dit-il, et si l'on peut se la mordre.

Il commence alors à tirer de plus en plus fort son oreille vers sa bouche. La douleur le faisait pencher d'un côté, et toujours se penchant, il finit par tomber et se fendre la tête. Il retourne aussitôt s'asseoir sur son tribunal de cadî. Les deux hommes arrivent de leur côté.

— C'est vrai, dit le Hodja à l'un deux; tu t'es mordu l'oreille.

— Comment sais-tu, Effendi, qu'il s'est mordu lui-même ?

— Sachez, reprend le Hodja, qu'il pouvait non seulement se la mordre, mais encore se fendre la tête.



— Quel malheur, dit-il; s'il avait eu sa queue, je l'aurais acheté !

— Conclue toujours le marché, fit le Hodja, la queue n'est pas loin.

CIII.

D'où l'eau vient-elle au moulin à vent?

Un jour le Hodja Nasr-Eddin aperçoit un moulin à vent; il n'en avait encore vu aucun. Aussitôt il s'adresse à un passant.

— Comment appelle-t-on ceci ?

— On appelle cela un moulin à vent, répond l'homme.

— Et de quel endroit l'eau vient-elle à ce moulin ? répond le Hodja.

— Celui-ci est un moulin à vent.

— J'ai compris, j'ai compris, poursuit le Hodja; tu as bien parlé, mais d'où l'eau vient-elle à ce moulin ?

Encore aujourd'hui cette parole, connue de mille personnes, est citée comme proverbe ⁽¹⁾.

(1) Cette historiette est une critique dirigée contre les inventions; d'où l'eau vient-elle, signifie: d'où viendra la clientèle, le bénéfice.

— N'y a-t-il ici personne qui soit tombé d'un toit? leur demande le Hodja.

— Non, personne, répondirent-ils.

— Vous ne me regardez donc pas comme de votre temps, réplique le Hodja.

CX.

*Il n'est pire sourd
que celui qui ne veut pas entendre.*

— Ta femme se promène, dit-on un jour au Hodja pour lui inspirer des soupçons contre elle.

→ Après sa promenade, elle revient chez nous, répond-il.

— Non, ce n'est pas cela, Hodja; elle a la tête dehors.

— Si elle a la tête dehors, répond le Hodja, c'est que sa calotte est trop petite.

— Ce n'est pas encore cela, dirent les autres; elle va de côté et d'autre.

→ Certes, s'écrie le Hodja, il me plaît beaucoup qu'elle aille de côté et d'autre.

— Ce n'est pas cela , dirent-ils , elle va de côté et d'autre avec des étrangers.

— Eh ! moi , réplique le Hodja , suis-je donc son frère ou son père ?

CXI.

Chaudière féconde.

Par aventure le Hodja emprunte un jour la chaudière d'un voisin. Quelques jours après il la rend à son propriétaire avec une petite casserole dedans.

— Quelle est cette casserole ? dit le voisin.

— Cette chaudière était enceinte , dit le Hodja , elle est accouchée.

Le voisin se réjouit de la chose , prend le tout et l'emporte. Sur ces entrefaites , plusieurs jours se passent puis le Hodja emprunte , de nouveau , la chaudière du voisin. Un jour celui-ci vient la réclamer.

— La chaudière est morte , lui dit cette fois le Hodja. Porte-toi bien.

— Hodja , s'écrie l'homme , quelle est cette

toi connaît ce que vaut ce ducat, pourquoi un garçon comme moi ne le saurait-il pas?

CXVI.

C'est où il y a qu'il faut chercher.

Un jour le Hodja sort de chez lui et commence à chercher quelque chose dans la rue, Sa femme l'aperçoit.

— Que cherches-tu, Hodja? lui dit-elle.

— J'ai perdu ma bague, répondit-il. Voilà ce que je cherche.

— En quel endroit, poursuit la femme, l'as-tu perdue?

— C'est, réplique le Hodja, dans la maison que je l'ai laissée tomber.

— Alors, dit la femme, pourquoi la cherches-tu dehors?

— C'est qu'il fait sombre dans la maison, et clair dehors. Ôlût à Dieu que je l'aie déjà retrouvée.

CXVII.

*On donne souvent au mort
ce qu'on refuserait au vivant.*

Certain jour le Hodja voit arriver une troupe de villageois. Pendant qu'ils venaient, il s'étend par terre et reste immobile. Les choses en étaient là quand un des paysans s'approche et voit le Hodja mort. Il retourne alors vers ses compagnons et leur dit :

— Ce pauvre Hodja est mort. Il nous faut recueillir de quoi l'ensevelir.

Ils se cotisent entre eux et réunissent cinq cents aspres. Les villageois s'assemblent autour du Hodja : — Il a suffi, disent-ils, de cent aspres pour lui acheter un linceul ; quelqu'un voudra-t-il se charger de porter chez lui les quatre cents qui restent ?

Aussitôt celui-ci lève sa tête et s'écrie :

— Approchez, donnez-moi ces quatre cents aspres, je les porterai moi-même avec plaisir à la maison, car jamais il ne m'est arrivé d'en porter ni d'en posséder autant.

CXIX.

Présence d'esprit d'un cadî.

Un cadî, à ce qu'on raconte, se trouvait en état d'ivresse, quand survint le sultan Méhémet-Khan.

— Ne crains-tu donc pas Dieu, lui dit le Sultan, et ne respectes-tu donc point le prophète? Est-il possible qu'un homme instruit et un cadî souille ainsi de vin sa barbe blanche?

— Mon padischa, répond le cadî, si mes mains sèches ne tremblaient point, ce n'est pas ma barbe qui aurait profité de mon vin.

Le padischa prit en bonne part cette réponse du cadî; il lui fit là une grande grâce.

CXX.

*Moyen de ramener un faux prophète
à la raison.*

Sous le califat d'Haroun-el-Raschid un individu prétendait être prophète. Haroun fait appeler ses médecins.

Au milieu de la nuit, celle-ci se sent de nouveau en bonnes dispositions.

— Eveille-toi, mon mari, dit-elle, que nous ayions le bénéfice du sacrifice d'un chameau.

Le mari s'éveille, et, de nouveau, accomplit le désir de sa femme.

Lorsque le matin s'approche, celle-ci, encore fort excitée, s'écrie :

— Eveille-toi, mon mari, que nous obtenions le prix accordé à l'affranchissement d'un esclave.

— Ma chère femme, dit alors le mari en plaisantant, gagne-le en m'affranchissant le premier, moi qui suis ton esclave.

CXXVIX.

Un mari scrupuleux.

Un autre jour, un homme écoutait un prédicateur.

— Si quelqu'un, disait celui-ci, remplit le devoir marital envers sa femme, on bâtit pour eux un kiosque dans le paradis.

L'autre rapporte ces paroles à son épouse. La nuit venue, celle-ci lui dit :

— Que veux-tu dire, s'écrient alors les Juifs; n'es-tu pas des nôtres?

— Comment, s'écrie le néophite, j'ai passé trente ans dans la foi musulmane sans pouvoir devenir un vrai mahométan, et je serais devenu juif au bout de trente jours seulement! Cela ne se peut.

CXXXIV.

Qui se couvre trop transpire.

Un individu vint certain jour demander l'hospitalité chez Nasr-Eddin-Hodja; mais il y régnait un tel dénûment que l'aiguillon de la faim en avait chassé jusqu'aux souris. La nuit venue, le voyageur s'adresse au Hodja et lui demande où ils iront coucher quand ils auront mangé.

— Mais, réplique le Hodja, nous avons dîné avant que tu ne viennes; veux-tu maintenant te coucher?

L'autre était couché depuis un moment quand il se mit à appeler le maître de la maison :

— Retire les couvertures, lui crie-t-il, il y en a tellement que me voilà maintenant tout trempé.

CXXXV.

Or inactif, or inutile.

Le Hodja, en voyageant dans le but de s'instruire, atteint une fois certain pays dont les habitants avaient coutume de planter un drapeau sur leur maison pour chaque vase d'or qu'ils possédaient. On voyait ainsi de maisons avec un, deux, trois, quatre et cinq drapeaux. Le Hodja séjourne là une année entière, puis il remplit alors plusieurs pots avec des pierres de silex, et plante un drapeau sur chacun. La coutume du pays était de s'inviter les uns les autres pendant le Baïram. Le tour du Hodja venu et le repas fini, on s'en fût au bain. Les invités remarquent les vases et y trouvent uniquement des pierres de silex.

— Mais, Hodja, disent-ils, il n'y a là que des cailloux.

— Bienfaisant docteur, s'écrie-t-il après avoir tout mangé, je connais vingt autres calenders sujets à la même maladie que moi ; je vous les amènerai, et de cette façon vous pourrez expérimenter sur eux l'efficacité de votre remède.

CXXXVIII.

Remords médical.

Certain jour un médecin trouve un cimetière sur son chemin ; il ferme aussitôt les yeux.

— Pourquoi en agis-tu de la sorte ? lui demande son fils.

— Je veux éviter de reconnaître aucun de ceux qui sont ici, car c'est là que sont enterrés ceux que ma potion a fait mourir.

CXXXIX.

Lunettes à déplacer.

On avait mis le Hodja comme lecteur et précepteur auprès d'un fils de roi. Il prenait ordinairement congé du prince aussitôt après

ensuite surnager ce dont il s'était débarrassé.
— La fin du monde approche, s'écrie-t-il à cette vue, cela ne fait pas de doute, puisque cet objet immonde nous enseigne à nager et à passer l'eau.

CXLIII.

Question sur le jugement dernier.

— Quand donc arrivera, demandait-on au Hodja, le tumulte prédit?

— De quel tumulte parlez-vous, réplique le Hodja; du grand ou du petit?

— Qu'est-ce donc que le grand et le petit?

— Le petit est celui que fait ma femme; le grand arrive quand c'est moi qui me mets en colère.

CXLIV.

Un sultan endurant.

Certain jour le Sultan Mourad et Hussein Pacha, le fou, se promenaient incognito et dé-

Bassora, dépérissait des coups que son mari lui donnait chaque nuit.

— Ce doit être vrai, réplique l'auditeur; car, où l'on frappe le tambour, il n'y a ni paix ni tranquillité, tant le maître est habitué à battre la peau d'âne.

CXLVI.

A bon chat bon rat.

Un jeune homme sans expérience avait apporté avec lui un petit assortiment de porcelaines de Chine. Arrivé au port, et sur le point de débarquer, il conçut le projet de faire porter ces porcelaines sans rien donner, pour sa peine, au portefaix.

— De quel pays es-tu? dit-il à l'un des porteurs.

— Je suis, répond l'autre, d'Anatolie et de Tach Keupru.

— Voilà, pense le client, un imbécile de Turc; si tu portes, ajoute-t-il tout haut, ce fardeau à mon caravansérail, je te donnerai trois bons avis.

— Fort bien, répond le Turc à ce rusé compère. Il se charge, arrive au caravansérail, et monte quelques degrés ; maintenant, fit-il, je t'écoute.

— Si l'on te dit, répond l'autre, que la faim est préférable à la satiété, n'en crois rien.

— J'entends, fait le porteur, et il gravit encore quelques marches.

— Et qu'as-tu encore à me dire ? demande-t-il.

— Si l'on te dit que la médiocrité est meilleure que la richesse, n'en crois rien.

L'autre monte encore, puis l'invite à parler.

— Comme troisième avis, si l'on te dit que l'état de piéton est préférable à celui de cavalier, n'en crois rien ; tels sont les conseils que j'avais à te donner.

Le portefaix continue de monter encore, atteint enfin le haut de l'escalier et jette alors sa charge bas.

— Que fais-tu donc ? s'écrie le jeune homme.

— Si l'on te dit qu'il reste dans ce ballot un seul objet entier, n'en crois rien, dit à son tour le porteur.

nous, fais qu'on t'appelle au dehors. Commande alors à ta femme de ne se coucher qu'après que je le serai moi-même, quoique je puisse dire et quelles que pressantes soient mes instances. Une fois cet ordre donné, éloigne-toi.

Le frère invite le Hodja comme il avait été convenu ; après l'appel à la prière du soir, ils se trouvaient ensemble tous trois quand, selon le programme, on vint appeler le maître de la maison. Celui-ci donne à sa femme l'instruction indiquée et s'éloigne. Le Hodja resté seul avec sa belle-sœur, ne dit plus un mot ; celle-ci fatiguée de rester debout indéfiniment, commence à sentir les atteintes du sommeil.

— Effendi, dit-elle au Hodja, souffrez qu'on vous prépare un lit ; vous prendrez un peu de repos.

— Je ne désire point me coucher, répondit-il.

— Et pourquoi ne le voulez-vous pas ?

— J'ai peur que, si je me couche, les souris ne viennent me manger la tête.

— Et comment, quand vous êtes chez vous, évitez-vous cet inconvénient ?

— A la maison, quand je me couche, je place ma tête entre les mains de ma femme ;

Les deux plaideurs sortent alors, se questionnent, et apprennent que chacun a fait présent de deux cents aspres au cadi.

— C'est inutile, disent-ils alors, de continuer le procès, puisque le cadi a déjà mangé le bœuf.

CLI.

*C'est le vin qu'on ne donne point
qui vieillit en cave.*

Quelqu'un se sentit autrefois pris de maladie. Son état empirant, il fait appeler un médecin. Celui-ci lui tâte le pouls et dit que, pour cette affection, il fallait du vinaigre d'un an. Le patient sort alors et va en demander à un de ses amis.

— J'en ai précisément, répond l'autre.

Un passant les avait entendus.

— Frère, dit-il alors, aurais-tu la bonté de m'en donner aussi un peu ?

— Si j'en avais donné, répond l'ami, à tous ceux auxquels il en fallait, je ne l'aurais pas conservé pendant un an.

rière le convoi s'avancait une jeune épouse qui exhalait sa douleur en plaintes amères.

— Ce matin encore il mangeait, il buvait et était couché sous la couverture; maintenant, on le conduit à une demeure où ne se trouvent ni manger, ni boire, ni couverture, ni lit, pas même une natte.

— Est-ce donc chez nous qu'on le porte? demande alors à son père le fils du Hodja.

CLXVI.

Ne mets la dent qu'à fruit connu.

Un jour le Hodja, en arrivant dans certaine ville, aperçoit un noyer; il ne connaissait pas cet arbre. Il s'arrête étonné, fait tomber quelques noix enveloppées de leur brou, et mord dans l'une d'elles sans plus de façon. Il la trouve amère, voit sa bouche enfler, s'inquiète et dit:

— Sa couleur et sa forme sont celles de la prune; serais-je empoisonné? On a fait là quelque fourberie. Hélas! son apparence est bien trompeuse!

aux hôtes, de façon que ma cuisine soit à l'abri de leurs atteintes.

CLXX.

Tamerlan au bain.

Tamerlan se trouvant à Ak-Chéhir, invite le Hodja à venir au bain avec lui. Nasr-Eddin accepte. Une fois arrivé, Tamerlan se sert d'un pechtemal (grande pièce d'étoffe bleu-foncé), de la valeur de cent pièces d'or, puis ils pénètrent à l'intérieur. Tous deux vont s'asseoir auprès de la cuve et s'entretiennent.

— Si j'étais esclave, j'entends un esclave à vendre, dit Tamerlan au Hodja, combien m'achèterais-tu ?

— A peine te payerais-je cent pièces d'or !

— Mais, imbécile, le pechtemal vaut, à lui seul, cette somme.

— J'ai bien pensé au pechtemal, réplique le Hodja ; autrement personne ne t'achèterait seulement une pièce d'or ⁽¹⁾.

(1) Tamerlan était boiteux et fort laid ; une horrible cicatrice lui traversait le visage.

plique le Hodja ; mais les serviettes sont là, et justement pour faire ce que vous dites.

CLXXIII.

Un cadi dépouillé.

Certain jour le Hodja se trouvait si complètement dénué de tout qu'il ne lui restait même plus ni froment ni orge. Alors il met sur son âne une grande sacoche, attache un tambour au cou de son fils et s'en va de porte en porte solliciter la charité des habitants. A peine a-t-il battu la caisse, et l'a-t-on vu dans cet équipage, que chacun, hommes et femmes, apporte qui un plat, qui deux plats d'orge ou de blé au Hodja. Celui-ci les versait à mesure dans sa sacoche. Il arrive enfin à une grande porte dont un battant était resté ouvert. Le fils du Hodja fait résonner le tambour, mais personne ne sort; il pousse l'âne à l'intérieur et s'aperçoit qu'un silence complet y régnait. Il attache ensuite l'âne à l'écurie, prend une échelle, monte en haut suivi de son père, et

cède la place d'honneur. On se trouvait dans la saison d'été et pendant l'une des plus chaudes journées, aussi le seigneur cadi se trouvait-il en transpiration. Alors les esclaves le débarrassent de son vêtement, qu'elles placent dans un coffre; il reste en caleçon, en petit gilet et la tête couverte seulement du petit bonnet qu'on met sous le turban.

Ainsi mis à son aise l'effendi s'assied sur le lit et la dame, également vêtue à la légère, vient se placer auprès de sa Seigneurie. Peu après ils se mettent à prendre une légère collation et boivent quelques coupes de vin. La chaleur aidant, le cadi est bientôt gris. A ce moment, la demoiselle fait un signe; on couche l'effendi sur le lit et les esclaves s'éloignent, laissant enfin seuls leur maîtresse et le cadi. Le Hodja se tenait toujours coi.

La dame se sent alors en bonnes dispositions: elle et le cadi se jettent dans les bras l'un de l'autre, ils se mettent à folâtrer et à échanger des baisers. Le cadi saisit le moment et dénoue promptement le vêtement de la dame et l'en débarrasse. Cela fait, la parole revient à celle-ci.

— Ils m'appartiennent, réplique le Hodja, comme tombés entre mes mains à titre de butin.

Pendant que le Hodja se réjouissait dans son cœur et goûtait chez lui un doux repos, le cadî et la dame étaient, comme nous l'avons dit, descendus tout épouvantés de la chambre où ils se tenaient.

— Il faut, se disaient-ils, qu'il s'y trouve un esprit. — Aussi n'osaient-ils y remonter. La dame appelle une esclave; celle-ci arrive.

— Monte, lui commande sa maîtresse, chercher, là haut, les habits du seigneur cadî.

L'esclave, également effrayée, gravit lentement et avec mille précautions l'escalier qui conduisait au salon; elle regarde dedans par la porte de la chambre et ne voit personne; elle visite l'armoire à la literie et le coffre sans rien découvrir, puis elle descend.

— Il n'y a là haut, dit-elle à la dame et à l'effendi, ni démon, ni esprit.

Ceux-ci, encore agités de mille appréhensions, montent et s'asseyent.

— Ce n'était pas là un bon signe, dit encore le seigneur cadî, toujours effrayé; remet-

bouche se ferme si bien là-dessus qu'il n'en sorte même pas une parole.

Sur ce, le seigneur cadi, autant pour satisfaire au désir du Hodja que pour sa propre tranquillité, lui remet vingt pièces d'or, en lui recommandant de nouveau de ne rien laisser transpirer au dehors.

— Comment pourrait-on en entendre parler? dit le Hodja. Tout cela restera entre nous, surtout si à la place du petit du chameau vous voulez bien me donner la mule. C'est là tout ce que je vous demande encore.

— Fort bien, dit alors le cadi, et il donne des ordres en conséquence à ses domestiques. Ceux-ci amènent la mule au Hodja, et la lui présentent; aussitôt ce dernier fait ses adieux au seigneur cadi, se met en selle et s'en retourne chez lui.

Depuis lors, il n'a point cessé de porter les habits, le manteau et le turban du juge, et de monter sa mule; de plus, à ce que l'on raconte, il n'en a communiqué le secret à personne.

— Voilà, s'écrie le Hodja, une partie de mon âme qui s'envole!

Bref, les huit coups se trouvèrent exactement complétés au moment où ils arrivèrent à la maison.

— Voilà, s'écrie le Hodja, le huitième demi quart de mon âme qui est parti! Ma femme, poursuit-il, me voilà mort; décharge notre âme et va porter cette funeste nouvelle aux gens du village!

Là dessus, il se couche à terre et s'étend de tout son long.

La femme croit son mari mort, et s'en va en avertir les villageois. Ceux-ci arrivent et s'occupent de l'ensevelir; ils accomplissent sur lui les ablutions mortuaires et le placent dans le cercueil.

Pendant qu'ils le portaient, leur chemin se trouve coupé par un cloaque de boue; ils s'arrêtent indécis.

— Par où passerons-nous? se demandent-ils mutuellement.

L'un répond: par ici; l'autre: par là! et, de fil en aiguille, une dispute s'élève entre eux. Le Hodja n'y tient plus et s'écrie:

CLXXVIII.

Jeunesse ou vieillesse.

— Entre la jeunesse et la vieillesse il n'y a pas de différence, dit un jour le Hodja.

— Comment cela? lui demande-t-on.

— En face de notre porte, répondit-il, se trouve une pierre; peu de personnes parviennent à la soulever. Dans ma jeunesse j'ai essayé de la lever sans pouvoir y réussir; plus tard, et alors j'avais atteint la vieillesse, cela m'est revenu en mémoire, j'ai de nouveau essayé, mais en vain, de la soulever. C'est d'après cette expérience que je dis qu'il n'y a aucune différence entre la jeunesse et la vieillesse.

CLXXIX.

Miracle posthume de Nasr-Eddin.

Hodja Nasr-Eddin (la miséricorde de Dieu soit sur lui!) était passé depuis peu de cette vie périssable dans un monde meilleur, son tombeau, son illustre sépulture était placée auprès d'une vénérable mosquée. Un vendredi,

que le peuple se trouvait réuni pour la prière, on entend tout-à-coup s'élever une voix joyeuse qui dit: Musulmans, Hodja Nasr-Eddin est sorti de la tombe, il s'est mis à cheval sur son cercueil, il crie et se divertit.

A ces mots, les fidèles sortent de la mosquée et aussitôt le dôme de celle-ci s'écroule derrière eux. Personne n'eut le moindre mal.

Vous comprenez, mes amis, quel rang illustre et glorieux Hodja Nasr-Eddin effendi occupe parmi les saints qui entourent le Dieu Très-Haut, puisqu'il lui a été permis de faire des miracles même après sa mort.

Plusieurs récits dignes de foi sont faits à son sujet; mais de plus nombreux encore se trouvent entachés de fausseté. Dieu sait ce qu'il en est! Mais on se souviendra de lui jusqu'au jour du jugement dernier.

La miséricorde de Dieu soit sur lui, la miséricorde et le pardon!

NB. Les anecdotes qui précèdent ont toutes été prises d'un manuscrit venu d'Egypte et divisé en huit chapitres; il paraît avoir appartenu à M. Cardonne et a été transcrit d'une main européenne, sur du papier de fabrication française qui porte, dans sa pâte, la date de 1757.



PREMIER SUPPLÉMENT

*Extraits du manuscrit N° 229, ancien fonds turc,
de la Bibliothèque Nationale de Paris.*

Dans ce manuscrit, d'une écriture du seizième siècle ou du commencement du dix-septième, les historiettes sont divisées en cinq chapitres.

CLXXX.

Observation climatérique.

Un jour Nasr Eddin-Hodja prêchait à Sivri-Hissar.

— Musulmans, dit-il en branlant la tête, le climat de cette ville est le même que celui de Kara-Hissar.

— Comment cela ? lui dit-on.

— A Kara-Hissar, réplique le Hodja, je me suis découvert et j'ai regardé mon bâton de jeunesse (virgâ) pendant sur ma bourse; ici je me suis découvert et j'ai regardé; il en était de même.

CLXXXI.

Prévoyance divine.

Un jour le Hodja monte en chaire et prêchait: Remercions, musulmans, le Dieu véridique et tout-puissant de ce qu'il ne nous a point placé le derrière dans la main, car nous nous serions sali le nez plus de cent fois par jour!

CLXXXII.

Tentation évitée.

Une autre fois encore, le Hodja monte en chaire et prend la parole. Rendons à Dieu d'éternelles grâces, musulmans, s'écrie-t-il, de ce qu'il n'a point placé derrière nous ce qu'il a mis devant, autrement chacun aurait pu, presque involontairement, commettre le péché dont Loth seul a pu se préserver.

— Qu'est-ce que cela? s'écrie-t-elle.

— Eh, ma chère, répond le Hodja, s'il m'en était arrivé autant avec un autre que cet enfant, je n'en serais pas resté là.

CXCII.

Soporifique efficace.

La femme du Hodja lui dit : Je m'en vais au bain, prends soin de cet enfant pendant mon absence. Une fois partie, l'enfant se met à crier. Le Hodja avait auprès de lui un plat de youhourt (sorte de lait caillé). Il barbouille de youhourt son bâton vivant (sik) et trouve ainsi moyen d'apaiser la faim du nourrisson.

— Bravo! Hodja, fit la femme à son retour en voyant le gamin endormi. Bravo!

— Ha! ma chère amie, jusqu'à ce que tu viennes je lui ai fait sucer par neuf fois ce bâton à youhourt; certes, si je t'en avais fait autant tu dormirais aussi.

CCIV.

Question légale.

Un jour le Hodja s'en va à la chasse avec son amad (élève-secrétaire). Il avait un faucon à la main, ils le lancent et l'oiseau va se poser sur un bœuf. Aussitôt le Hodja attache une corde au cou de la bête, l'emmène chez lui et l'y attache. Le maître de l'animal se met à le chercher et le trouve là. Alors il dit au Hodja :

— Ce bœuf est à moi, pourquoi l'as tu attaché-là ?

— Foin de toi, imbécile, réplique le Hodja, mon faucon s'est abattu sur lui, c'est pour moi un butin de chasse.

Ils s'en vont trouver le cadî, et lui expliquent l'affaire.

— Eh, Hodja, s'écrie ce juge, un faucon prend-il un bœuf ?

— Il est bien permis, réplique Nasr-Eddin, de chasser le chameau, or n'y aurait-il plus de différence entre une bête et l'autre, qu'entre elles et toi ?

fit celui-ci; est-ce que le banquier l'avait promis à votre mère pour coucher avec elle?

CCIX.

Un vieillard justifié.

Le Hodja avait la barbe blanche; un jour qu'il était en voyage il aperçoit une troupe de femmes qui conduisait la mariée vers le fiancé. Le Hodja perd patience et les injurie.

— N'as-tu donc pas de honte, lui dirent-elles; est-ce qu'avec une barbe blanche comme la tienne tu n'aurais aucune retenue?

— Est-ce qu'un chien blanc, réplique le Hodja, mange moins d'ordures qu'un autre?

CCX.

Les deux font la paire.

Un jour le Hodja voulait emprunter un go-belet dans le voisinage.

— Prends celui-ci, fait sa femme en se découvrant.

— Arrive, lui réplique-t-il en se découvrant à son tour, ce mandrin va servir à le mettre en forme.

mais inutilement, car on ne saurait blanchir un nègre. Alors le Hodja fatigué s'écrie :

— Je suis tombé là sur l'ouvrage d'un fameux teinturier ; en vérité il est superflu de vouloir rien changer à ce qu'il a une fois ouvré.



— Comment, fit Nasr-Eddin, elle va m'en donner un second!

Il revient avec la chandelle, un nouvel enfant est mis au monde et, de nouveau, le Hodja s'éloigne avec la lumière.

— Reste donc, lui crie la sage-femme, tu vas avoir un troisième héritier!

A ces mots il éteint la chandelle.

— Pourquoi, lui demande la sage-femme, me laisses-tu dans l'obscurité?

— C'est quand ils ont vu la lumière, réplique le Hodja, que ces enfants sont venus à la suite l'un de l'autre comme font les moustiques; en voilà bien assez comme cela!

CCXXXIII.

Utile précaution.

Pendant le Ramazan on invite le Hodja à un iftar (repas par lequel on rompt le jeûne); la soupe était extrêmement chaude. Le Hodja en prend une cuillerée, la porte à sa bouche, n'ose la rejeter et l'avale. Il sort alors le bonnet



CINQUIÈME SUPPLÉMENT

*Extraits du manuscrit N° 423, supplément turc,
de la Bibliothèque Nationale de Paris.*

Ce manuscrit est précédé d'une préface où le rédacteur explique qu'il a colligé, sur peut-être mille anecdotes de Nasr-Eddin-Hodja, celles qui figurent dans son recueil et les a ensuite divisées en huit chapitres. Il porte la date de 1089 de l'Hégire.

CCXXXIX.

Appât insuffisant.

Le Hodja possédait un champ de dattes et, dans ce champ, était un arbre où Nasr-Eddin montait chaque jour. Le Hodja avait une fille et cette fille un amant. Nasr-Eddin se trouvait monté sur son arbre quand le galant survient, accompagné

— Au sokhta (étudiant), mon ancien, répond-il.

— Et à qui, poursuit le Hodja, as-tu donné à garder la vertu du sokhta ?

CCXLIX.

Plaisant sujet d'étonnement.

Un jour le Hodja cheminait avec un grand sac plein de youhourt sur le dos. Le youhourt enfermé dans le sac, se balançait de côté et d'autre.

— Reste tranquille sur mon dos, crie le Hodja, ou bien tu vas avoir affaire à mon bâton planteur d'hommes !

Le youhourt ne réplique rien, mais il n'en continue pas moins à se balancer. Sans plus tarder le Hodja se met sur le sac, y perce un œillet et y passe le bâton susdit. En le retirant il s'aperçoit qu'il était tout plein de youhourt.

— Vraiment, s'écrie-t-il, tu as pénétré dans beaucoup d'œillets mais tu n'étais encore sorti d'aucun avec la tête blanche !

quoi les poissons se sauvent à la vue de l'homme, et pourquoi les étoiles s'enfuient quand le soleil paraît? Voilà mes questions.

Ils n'y trouvèrent aucune solution et reconnurent sa supériorité.

CCLV.

Parenté singulière.

Un jour le Hodja sort de chez lui tout habillé de noir. Le peuple le remarque.

— A quel propos, lui demande-t-on, as-tu pris ces vêtements?

— Je porte, réplique-t-il, le deuil de feu le père de mon fils.

CCLVI.

Le Thésauriseur volé.

Un jour un homme s'occupait à cacher une somme d'argent en certain endroit. Le Hodja le voit et, une fois le thésauriseur éloigné, il s'empare des espèces; mais l'autre, l'ayant

CCLX.

Question d'identité.

Une fois, pendant l'hiver, le Hodja suivait son chemin ; quelqu'un marchait devant lui, il presse le pas et le regarde. L'autre s'arrête.

— Par Dieu, fait cet homme en s'adressant au Hodja, je ne suis pas sans défaut ! Qu'as-tu à me fixer ainsi ? Je ne te connais point.

— Vraiment, réplique le Hodja, j'ignore qui tu es. J'ai vu que ton turban et le mien, ton manteau et le mien étaient semblables ; qui peux-tu donc être si ce n'est moi-même ?

CCLXI.

Scène funèbre.

Le Hodja étant mort, on le place dans un vieux tombeau. Après que le peuple se fut retiré Munkir et Nékir (le bon et le mauvais ange) se présentent pour l'interroger.

— Si vous voulez que je parle, fit-il, donnez-moi un aspre.

A ces mots ils lui assènent un coup de massue.

CCLXIII.

Question de rituel.

Le Hodja arrive une fois dans un village; les habitants le remarquent.

— Puisque tu es gradué, lui dirent-ils, viens dire les prières sur un mort.

Il les suit pour réciter, sur le défunt, l'office funéraire, mais il se contente, en terminant, de psalmodier une seule fois l'exclamation finale: Dieu est grand. On le paye cependant, et il s'éloigne.

Un citadin, qui se trouvait parmi ces villageois, leur fait alors observer que, sur un mort, on répète quatre fois cette invocation. Ils courent après le Hodja, le rattrapent et lui exposent leur réclamation.

— A quel quantième du mois sommes-nous? leur demande-t-il.

— Nous sommes le cinq.

— S'il en est ainsi, ajoute-t-il en vue de se débarrasser d'eux, la prière des morts se récite bien en ce jour comme je l'ai fait.



SIXIÈME SUPPLÉMENT

*Extraits du manuscrit N° 422, supplément turc,
de la Bibliothèque Nationale de Paris.*

Cette collection, d'une écriture moderne, semble tirée d'un recueil en huit chapitres.

CCLXIX.

Qui trompe la femme trompe aussi le mari.

Un jour que le Hodja cheminait tristement il fait rencontre d'une femme.
— D'où viens-tu comme cela, Hodja ?
lui dit-elle.

— J'arrive de l'enfer.

La femme se met alors à pleurer.

— N'as-tu pas vu là mon fils ? poursuit-elle.

qu'il vous est si facile d'exaucer les prières, faites-moi trouver aussi un chinek d'orge; ainsi je m'acquitterai envers vous!

CCLXXII.

Excuses à un chien.

Un jour le Hodja, en entrant dans une mosquée, aperçoit un chien derrière la porte; il lui donne un coup de bâton et la bête, effrayée, va se réfugier dans la chaire.

— Mille pardons, fait alors le Hodja en s'adressant à l'animal, je ne connaissais pas encore tous les prédicateurs attachés à ce temple!

CCLXXIII.

Plaisant effet d'une réclame.

Nasr-Eddin Hodja possédait une vache qui ne lui donnait point de lait. Il la remet, pour la vendre, au crieur public, qui la promène en criant:

CCLXXV.

Conversation naïve entre père et fils.

Un jour le fils du Hodja s'écrie :

— Viens, papa, il y a dans ce pot un homme qui me fait peur!

— Reste donc tranquille, fit le Hodja après s'être approché et avoir vu sa propre image au fond du pot, c'est un vieux qui n'est là que pour faire peur aux petits enfants!

CCLXXVI.

Vocation poétique.

Un jour le fils du Hodja se dit : Puisque les poètes font des vers, pourquoi n'en composerais-je pas aussi?

Plein de cette pensée il s'éloigne et arrive auprès d'une fontaine du voisinage à côté de laquelle poussait un arbre. Après y avoir longuement réfléchi le jeune homme arrive à composer cet hémistiche :

Un arbre, un arbre est au bord d'une fontaine.



SEPTIÈME SUPPLÉMENT

*Extraits des manuscrits Nos 295 et 336, ancien fonds turc,
de la Bibliothèque Nationale de Paris.*

Divisé en cinq chapitres, le manuscrit N° 295 est d'une écriture turque ancienne, et porte une date d'acquisition de 1614. Le N° 336 n'est qu'une copie européenne du précédent.

CCLXXX.

Farceur bien pris.

Certain jour Nasr-Eddin Hodja s'en va acheter une culotte et revient chez lui vêtu de son emplette. Quelques voisins l'aperçoivent et se mettent en tête de lui jouer un tour. Ils s'échelonnent sur son chemin et le premier qu'il rencontre lui dit, après le salut donné et rendu :

voit à quel propos elle s'exprimait ainsi. Alors il reste dehors et se découvre à son tour.

— Que de malheurs tu as attirés sur ma tête, dit-il en pleurant, et quelle suite de calamités ai-je endurées à ton sujet !

La femme entend quelqu'un gémir dehors, regarde et reconnaît le Hodja.

— Eh ! qu'as tu donc à te plaindre ?

— Je me lamentais de ce que là où vous autres femmes avez un trésor nous avons une source de maux et de tourments sans nombre.

CCLXXXVII.

Plaisante conversation.

Certain jour le Hodja pénètre dans une vigne et se met à manger du raisin. Le vigneron survient.

— Que fais-tu-là ? dit-il.

— J'y suis venu pour me décharger le ventre.

— Eh bien, où est alors ce que tu as fait ?

Nasr-Eddin regarde en vain de côté et d'autre, il n'aperçoit point de quoi se justifier.

— Voyez cela ! dit-il cependant à la vue d'une fiente d'âne.

— Mais cela, réplique le gardien, provient d'un âne !

— Si ce n'est ni de moi ni de toi je ne sais vraiment alors de qui cela peut provenir !

CCLXXXVIII.

Réplique à des chrétiens.

Des chrétiens disaient un jour au fils du Hodja :

— Viens adorer le Messie ou sort de la ville !

— Quand le Messie arrivera, réplique-t-il, alors j'en sortirai.

CCLXXXIX.

Proportion entre la contrainte exercée et l'effet obtenu.

Un jour, dans la mosquée le Hodja saisit l'imam par l'oreille pendant qu'il était prosterné.

Ce prêtre récite alors la plus solennelle des prières, le verset du trône.

— Si tu récites le verset du trône rien que quand on te tire l'oreille, fit le Hodja, que réciterais-tu donc si l'on te pressait la bourse?

CCXC.

Indices trompeurs.

Certain jour une panique vint à s'emparer du village où le Hodja et sa femme demeuraient; les habitants fuyaient chacun de son côté. Le Hodja se décide à son tour à abandonner sa maison et fait en conséquence ses préparatifs de départ. Il possédait cinquante aspres qu'il ne savait où cacher; une pensée subite vint lui traverser l'esprit. Un pré s'étendait devant sa maison et, dans ce pré, était plantée une longue perche. Il met ses espèces dans un sac, penche la perche, y attache le sac, lâche le tout et l'argent se trouve suspendu tout en haut.

Par malheur des polissons l'avaient vu; à peine le Hodja s'est-il éloigné qu'ils arrivent,

pourquoi pleures-tu encore à l'heure qu'il est et ne cesses-tu pas de te lamenter?

— Tu t'es regardé une seule fois dans la glace, réplique aussitôt le Hodja, et ce court moment a suffi à te faire pleurer deux heures. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que moi, qui te voit toute la journée, je pleure plus longtemps que toi?

A ces mots Timour fut pris d'un rire inextinguible.

CCXCV.

Leçon donnée à un mendiant.

Certain jour le Hodja, après s'être donné bien de la peine pour y monter, était occupé à couvrir de tuiles le toit de sa maison. En cet instant quelqu'un vient frapper à sa porte. La femme du Hodja va ouvrir.

— Que veux-tu? demande-t-elle à un homme qui se tenait là à attendre.

— Appelle vite le Hodja, j'ai à lui parler.

— Il est occupé, réplique la femme, il est sur le toit.

CCXCIX.

Point d'honoraires point de conseils.

Un mollah (prêtre) avait parcouru l'Arabie, la Perse, l'Inde, et toutes les contrées, sans pouvoir obtenir de réponse à certaine question. Le Hodja lui fut indiqué. Il partit aussitôt pour Ak-Chéhir et, en chemin, dépense un aspre à acheter des grenades qu'il met dans son sein. En arrivant aux champs les plus voisins d'Ak-Chéhir, il aperçoit un homme occupé à labourer une pièce de terre, chaussé de guêtres, vêtu de feutre, mais qui avait l'apparence d'une personne instruite; c'était le Hodja. Il le joint et le salue.

— Le salut soit sur vous, Mollah-Effendi, répond le Hodja, qu'y a-t-il de nouveau?

— Je viens te poser des questions, pourras-tu m'y répondre?

— Certainement, mais quelqu'un a dit: sans argent ta mère n'aurait rien accordé à ton père; pourquoi te satisferais-je gratis?

Le mollah sort les grenades qu'il avait dans son sein et les offre au Hodja. Celui-ci se met

qu'un lui crie alors de prendre garde à ce qui se passait.

— Qu'as-tu à crier, réplique le Hodja, maintenant que le loup a mangé ce qu'il a voulu; il n'y a plus de peine à se donner en haut de la montée.

CCCVI.

Un galant éconduit.

Un jour la femme du Hodja et celle d'un voisin s'en furent à la rivière laver des caleçons. Dans cette même campagne se trouvait aussi l'ayân (chef de plusieurs villages), sorti pour se promener. Il s'avance du côté des femmes et les regarde.

— Que regardes-tu, l'homme? fit la femme du Hodja.

— La femme de celui qu'on appelle le Hodja, réplique l'ayân.

Le lendemain celui-ci s'en va chez Nasr-Eddin.

— Telle femme est-elle à toi? lui demanda-t-il.

verbale, le Hodja fait allusion aux recommandations mortuaires faites au défunt. L'allocution sur le corps a, en effet, pour but principal de préparer le mort à répondre aux questions que lui poseront, une fois placé dans le tombeau, le bon et le mauvais ange).

CCCXV.

Le berger astronome.

Un jour que le Hodja se rendait à Derbend, il rencontre un berger.

— Es-tu docteur de la loi? lui demande celui-ci.

— Certainement.

— Écoute: j'ai posé une question aux gens comme toi; attends un moment que nous fassions une convention: si tu peux me répondre je parlerai, si tu ne peux pas nous ne parlerons pas.

— Quelle est ta question? fit le Hodja.

— De deux lunes qui existent, dit-il, l'une est petite: elle devient grande comme une roue quinze jours après, puis elle meurt et disparaît.

CCCXVIII.

Tel fils, tel père.

— Je sais comment tu es venu au monde, disait à son père le fils du Hodja.

— De quoi parles-tu là ? dit la mère en se fâchant.

— Tu t'embrouilles, ma femme, dit le Hodja, pour quelle raison ce garçon, qui est intelligent, ignorerait-il cela ?

CCCXIX.

Le barbier maladroit.

Le Hodja se faisait raser un jour par un barbier novice qui lui entamait la tête à chaque coup de rasoir et collait du coton sur la coupure.

— Hé ! l'ami, dit alors le Hodja au barbier, si tu dois semer du coton sur la moitié de ma tête, je m'en vais semer du lin sur le reste.

(Allusion aux bandelettes de toile à mettre sur des lésions plus fortes que les écorchures du rasoir, pansées simplement avec de la ouate).

CCCXX.

Naïveté d'un faux témoin.

Un jour des gens emmenaient le Hodja pour servir de témoin. Ils arrivent chez le cadî et celui-ci, s'adressant au Hodja, lui dit :

— Il s'agit de blé dans ce procès.

— C'est au sujet d'orge, réplique le Hodja, que j'ai à témoigner.

— Mais c'est du blé, lui insinuent ses compagnons.

— Ignorants que vous êtes, s'écrie le Hodja, du moment qu'il s'agit de mentir, qu'importe que ce soit à propos d'orge ou de blé ?

CCCXXI.

Le rossignol novice.

Un jour le Hodja était monté sur un abricotier dans le jardin de quelqu'un, quand le propriétaire survint.

— Que fais-tu là ? s'écrie celui-ci.

